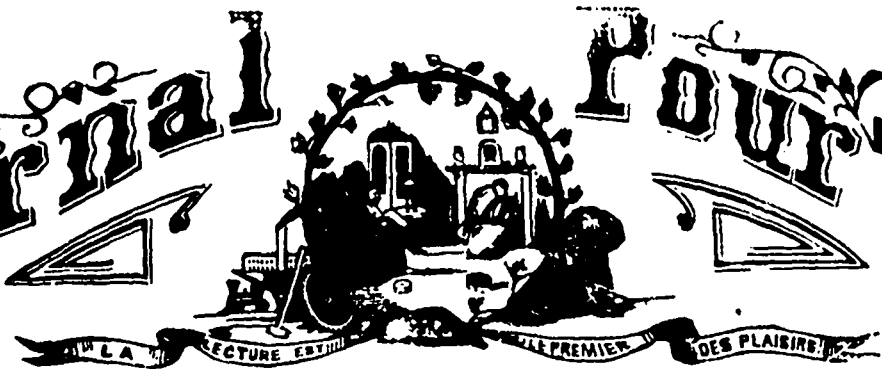


# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 13 NOVEMBRE, 1879.

No. 9.

## L'HONNÊTE HOMME.

*Suite.*

Elle se reprochait sans cesse cela, elle en souffrait du matin au soir. Telle était cependant la fatale influence de sa vie molle et oisive près de sa marraine qu'elle ne pouvait prendre sur elle assez de résolution pour se rendre utile au logis de son frère, et l'indemniser autant que possible de l'hospitalité qu'elle trouvait près de lui. Elle en rougissait d'autant plus, qu'Emile et Thérèse mettaient une bonne grâce exquise à ne jamais laisser voir à Joséphine combien cette charge nouvelle leur était pesante, au milieu des privations de toute espèce qu'il leur fallait s'imposer.

Sans cesse aux prises avec elle-même, mécontente de sa mollesse, sans avoir le courage de la surmonter, blessée constamment dans son orgueil et poursuivie par les plus amers et les plus cruels regrets, Joséphine vit peu à peu sa santé subir une grave altération, et tomba dans une mélancolie dont la tendre sollicitude de Thérèse et de son mari ne parvenaient presque jamais à la tirer. Sa beauté s'effaçait tous les jours et faisait place à une maigreur livide, indice trop certain des douleurs sourdes qui dévoraient lentement sa poitrine. À le voir négligemment revêtu, l'on aurait vainement cherché à reconnaître en elle la jeune fille magnère si brillante, si fière et si dédaigneuse. Chaque fois que le docteur Delloye venait la visiter, il la quittait triste et inquiet, hochant la tête et soupirant, car, il ne le comprenait que trop bien, l'art ne pouvait rien contre les maladies de l'âme : et Joséphine était frappée au cœur.

Aussi le mal qui la tuait faisait-il des progrès rapides et terribles; après un mois il ne fut plus permis à l'infortunée de quitter la chambre, et quelques semaines après Thérèse, assise près du lit de sa belle-sœur, pleurait en tenant dans ses mains la main amaigrie de l'agonisante.

« Ne pleure pas, ma sœur, lui dit Joséphine en se soulevant avec effort sur sa couche brûlante; ne pleure pas, Thérèse, car je suis heureuse de mourir. Dieu seul peut me consoler

des chagrins que j'éprouve, et puisse sa miséricorde ne pas étendre à l'autre vie le juste châtement que je reçois en celle-ci. Thérèse, j'aime l'homme dont j'ai refusé jadis la main; j'aurais payé du prix de tout mon sang le bonheur de porter son nom, seulement pour une journée, et ce titre, une autre en est fière et heureuse, une autre le mérite... Thérèse, je le vois bien, il ne me reste plus qu'à mourir!

—O ma sœur! chasse ces pensées douloureuses!

—Elles ne me quitteront que dans le tombeau, ma sœur.

—Non, Joséphine, non! vous n'êtes point aussi malade que vous le pensez; vous vivrez, vous vivrez heureuse.

—Heureuse! C'est un nom que je n'ai jamais mérité, et que je ne mériterai jamais, reprit la malade avec amertume. Heureuse! penses-tu que je l'ai jamais été au milieu de la vie bruyante et dissipée que je menais près de ma marraine. Heureuse! pouvais-je l'être en voyant sans cesse au-dessus de moi d'autres personnes plus riches, plus recherchées, plus belles que moi? Mon cœur saignait à chaque instant des blessures faites à ma vanité. Heureuse! oh! j'ai cessé de l'être le jour où la fatalité m'a fait quitter le logis maternel. Laisse-moi mourir, ma sœur; car j'ai honte de moi pour avoir sacrifié à un bonheur imaginaire un bonheur réel, pour avoir préféré les rêves insensés de mon orgueil aux sages conseils de mon frère!... Je reçois la juste récompense de cette fatale conduite. Me voici pauvre, dépourvue, par ceux qui se disaient mes protecteurs, du peu de bien que je possédais; me voici sans autre ressource que celle de ta charité et celle de ton mari; tu vois bien qu'il faut me laisser mourir!

—Oh! pourquoi te livrer à ce désespoir? Espère!

—L'espérance! c'est un sentiment pour moi. Crois-tu que je ne sente point les progrès que le mal fait à chaque instant dans ma poitrine? Crois-tu que le désespoir et le remords ne frappent une victime qu'à moitié? Non, Thérèse, non, mon pauvre ange; que mon fatal exemple te serve, à toi qui me consoles, qui ne m'abandonnes point à mes derniers

moments! Ne quitte jamais ta fille, donne-lui une éducation simple et en rapport avec sa position sociale; éloigne d'elle, comme tu en éloignerais le vice, toute idée d'ambition et de grandeur. Si le bonheur peut-être possible sur la terre, c'est dans une condition médiocre paisible; c'est l'accomplissement des saints et modestes devoirs que Dieu a imposés aux femmes, et dont elles ne s'écartent jamais sans remords et sans malheur!

En ce moment le prêtre qu'avait fait demander Joséphine entra, et passa près de l'agonisante une heure durant laquelle il lui prodigua les secours de la religion. Quand il sortit, une profonde pâleur, couvrait son visage et une vive émotion agita sa voix.

Emile, Thérèse et le docteur Delloye se précipitèrent dans l'appartement. Joséphine avait cessé de vivre.

« Pauvre enfant! dit le vieux médecin en s'approchant de la couche funèbre, pauvre enfant! triste victime de l'ambition et de la vanité, tu trouveras, dans le sein de Dieu, miséricorde et repos, car tu as bien durement expié sur la terre tes erreurs et tes rêves insensés!

Il s'agenouilla, et cachant son visage dans ses deux mains, se mit à prier seul avec le prêtre: car Emile avait emmené loin de cette scène de désolation sa femme évanouie.

Ce fut en ce moment que madame Dorvilliers entra, presque folle de douleur.

« O mon enfant! s'écria-t-elle en se jetant sur le cadavre et en l'étreignant de ses bras, ô mon enfant! ma pauvre enfant! pourquoi n'ai-je point jadis écouté les sages conseils de ton frère? tu ne m'aurais point quittée, tu n'aurais point reçu l'éducation fatale qui t'a perdue! Tu vivrais heureuse, et ta mère, ta vieille mère ne pleurerait point sur ton cadavre! Qui me consolera de ta perte? qui me donnera la force de la supporter? »

Le prêtre montra le Ciel à la pauvre mère.

Le vieux médecin entr'ouvrit la porte de la chambre voisine où se trouvait Thérèse, qui reprenait connaissance et qu'entouraient son mari et ses enfants.